

un des interlocuteurs devisant sur sa maîtresse à peu près comme faisait le preux Joinville dans un combat des Croisades, s'écrie avec ivresse. « *Il faut se battre avec elle, recevoir des soufflets, être accablé de coups et lui en rendre..... dieux! quelles délices!* »

C'est là peut-être un des plus beaux monuments de l'antiquité. Il y a dans cette exclamation, *dieux! quelles délices!* après les soufflets donnés et reçus, un trait de mœurs plein d'une expansive tendresse et très touchant.

Battre ce qu'on aime est donc l'effet le plus naturel de tout sentiment d'affection vive : *irā mistus abundat amor.* Tous les poètes, tous les philosophes qui ont réfléchi sur l'amour ont unanimement reconnu que les querelles des amants sont une des armes les plus puissantes de ce dieu, C'est ce qui fait faire à Grosley, notre savant Champenois, la judicieuse réflexion que voici. « Si de simples querelles produisent d'aussi bons effets, combien doivent-elles en produire de meilleurs quand elles sont portées jusqu'aux coups. »

Il ne serait pas difficile de prouver que cette coutume de battre sa maîtresse fut toujours le privilége des époques de haute civilisation. Il est à croire que, dans les siècles qui suivirent la chute de Rome et qui précédèrent la Renaissance, cet usage fut enseveli sous les ruines de l'empire romain, avec la politesse, les sciences et les arts.

Telle est l'opinion de notre académicien Grosley, lequel à ce sujet divise tous les siècles possibles en trois classes :

SIÈCLES BARBARES ;

SIÈCLES MITOYENS ;

SIÈCLES POLIS ;

Dans les siècles barbares on n'aimait point quoiqu'on battît.